

L'anarchiste est nu

V for Vendetta de James McTeigue. États-Unis, 2005, 132 min.

Marco Bergeron

Numéro 209, juillet–août 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, M. (2006). L'anarchiste est nu / *V for Vendetta* de James McTeigue. États-Unis, 2005, 132 min. *Spirale*, (209), 5–6.

L'ANARCHISTE EST NU

V FOR VENDETTA de James McTeigue
États-Unis, 2005, 132 min.

de se dire ce genre de chose pour éviter l'effondrement sur elle-même de leur communauté, mais, comme partout ailleurs, j'ai l'impression qu'ils ont intériorisé les règles de l'institution, celle de Rodrigol comme celle du reste du monde de l'édition, intériorisé au point qu'il leur est devenu impossible de discuter de ce sujet, qu'ils m'en parlent ou que je puisse leur en parler. L'avant-garde de Rodrigol m'est pourtant chère parce qu'elle est à cheval entre le cynisme et son dépassement. En refusant de se dire, elle admet indirectement l'insuffisance de sa volonté, mais cette insuffisance s'actualise tout de même dans une communauté qui, tout ensemble, arrive à occuper un espace, à créer une communauté qui pour un soir de cabaret nous fait sentir que l'histoire est en marche et que l'avenir nous appartient.

Le plaisir d'exiger l'impossible. Dans le dernier numéro de *Spirale*, Dominique Garand confessait un sentiment de solitude de l'auteur dont le discours médiatique noie inévitablement le petit nombre de ses lecteurs dans la masse des consommateurs de culture. Je dois avouer ne pas souffrir de ce sentiment de solitude, car depuis la parution d'*Album de finissants* en 2004, même si j'ai pu constater combien peu de gens m'ont lu, j'ai aussi pu me rendre compte que j'ai été lu comme je l'aurais souhaité. Non, ma solitude, je ne la ressens pas comme auteur mais en tant que lecteur. Je fouille, je cherche, mais je n'arrive pas à trouver d'œuvre, de démarche artistique de laquelle je me sente proche. Généralement, tout me désole, car moi aussi j'exige l'impossible de la littérature et de mon époque, non plus son impossible splendeur mais l'impossible intimité que je voudrais entretenir avec elle. Ce que je voudrais le plus au monde, c'est de ne plus me sentir seul dans ma pratique. Que je lise, que j'aïlle au théâtre ou à la danse, je me cherche constamment des amis. Non, pas tout à fait des amis, je me cherche une communauté esthétique à laquelle j'appartiendrais presque malgré moi, par ma seule pratique artistique. J'en trouve quelquefois et c'est alors un événement aussi rare que réconfortant, et plus j'avance en âge, plus il me semble que ma vie n'a de sens que pour ces moments brefs et intenses où je me sens pour un instant de connivence avec un artiste, un auteur, un chorégraphe. Et je me fâche tout de suite après parce que cet artiste reçoit une critique médiocre ou pire, indifférente, qu'on ne lui accorde pas assez de subventions — je pense ici à Manon Oligny dont la dernière œuvre, *L'éducation physique*, a été produite avec les moyens du bord faute d'un financement adéquat, mais dont l'exigence intellectuelle est, encore une fois, exemplaire et dont le propos critique est cruellement nécessaire à notre société —, qu'il n'est pas reconnu à sa juste valeur, à cette valeur infinie que je voudrais lui attribuer pour m'avoir fait sentir un instant que j'étais moins seul que je ne le pensais.

Mathieu Arsenault

Les responsables [de l'industrie culturelle] pourraient bien décider en conférence qu'il faudrait introduire dans un film d'évasion, en sus de tous les accessoires coûteux, un idéal.
— Theodor W. Adorno, *Minima Moralia*

ON SAIT qu'Allan Moore, l'auteur de la bande dessinée *V for Vendetta*, a refusé que son nom soit associé — de près ou de loin — au film qu'en ont tiré les frères Wachowski. Le fait que Moore, humilié par l'arrogance dont ont fait preuve les propriétaires de son œuvre — les éditeurs de DC Comics —, en soit arrivé à vouloir en renier la paternité, est cependant moins bien connu. « *Il y a quelques semaines, j'ai effectivement demandé à DC Comics de ne plus associer mon nom à la bande dessinée. [...] S'il s'avère que je n'ai pas le droit de prétendre être l'auteur de l'œuvre, cela ne me donne-t-il pas le droit moral de prétendre n'être pas l'auteur de l'œuvre?* », se demandait-il lors d'une récente interview. Cette lutte qui s'est déroulée dans les coulisses de la production, opposant un artiste à une machine prête à tout pour le récupérer, n'annonçait rien de bon concernant ce film qui, ironiquement, met en scène un anarchiste en guerre contre un régime totalitaire.

L'Amour...

Evey (interprétée correctement par Natalie Portman), la future acolyte du mystérieux V, ouvre le film en voix hors champ : elle annonce que l'histoire qui va nous être racontée est celle d'un révolutionnaire, successeur de Guy Fawkes qui, en 1605, voulut faire exploser le parlement britannique. Tout comme Fawkes, V va « mourir pour une idée », considérant que la liberté de tous vaut bien la vie d'un seul. Le spectateur effrayé à la perspective de devoir se coltiner un film politique sera cependant bien vite rassuré — comme le sera d'ailleurs, plus particulièrement peut-être, l'adolescente que son petit ami aura convaincue d'aller voir ce film « haut en couleur », dont on vante les spectaculaires effets spéciaux à grand renfort de publicités. Certes, il s'agira bien d'un film d'action, martelant par ailleurs un lourd message politique, mais l'Amour sera également au rendez-vous... Evey nous en assure : « *V restera*

dans la mémoire populaire ce révolutionnaire mort pour une idée; mais on ne peut embrasser une idée, ni non plus la serrer dans nos bras, et pour moi V restera d'abord et avant tout l'homme que j'ai aimé. »

Déjà, pour ceux qui connaissent l'œuvre de Moore, cette ouverture mièvre fait craindre le pire. Et cette appréhension ira en croissant lorsque, dans la deuxième séquence, plutôt qu'une misérable ouvrière acculée à la prostitution, arpétant les trottoirs à la recherche d'un client, c'est une jeune femme presque élégante se dirigeant vers un mystérieux rendez-vous que l'on retrouve. D'emblée, on sent que le film sera propre. Et il l'est effectivement d'un bout à l'autre : tout ce qui concerne les rapports glauques, malsains ou simplement ambigus qu'entretiennent entre eux les personnages masculins et féminins de la BD a été gommé dans le film. Les frères Wachowski (producteurs et scénaristes du film) et James McTeigue (illustre inconnu, assistant réalisateur des films de la trilogie *Matrix* à qui fut confiée la réalisation de *V for Vendetta*) ont visiblement procédé à une sorte d'*assainissement*, pour ne pas dire d'*épuration*, ce qui est d'autant plus gênant considérant le sujet traité. Il est certainement légitime de penser que, si l'on a décidé de faire d'Evey une employée du secteur tertiaire, au service du département de la propagande (c'est-à-dire du télédiffuseur officiel), plutôt qu'une ouvrière, c'est afin de resserrer la trame narrative. Mais, au fur et à mesure que le film progresse, plusieurs spectateurs se demanderont certainement où diable ont bien pu être planqués les danseuses de cabaret, les flics corrompus et la racaille qui, dans la BD, faisaient régner la terreur dans les rues. Il y a des relents d'*Amélie Poulain* dans ce film qui se veut terrible...

Dommages collatéraux et autres désastres

Cependant, *V for Vendetta* ne s'avère pas que politiquement correct. Lorsque V fait son apparition, après avoir secouru Evey tombée aux mains d'agents du régime qui s'apprennent à la malmener, il l'invite à assister au « spectacle » par lui orchestré : l'explosion du parlement, commémorant l'anniversaire de l'infructueuse

tentative de Fawkes. Le film ose donc bel et bien diriger la sympathie du spectateur vers un terroriste : pendant plus de deux heures, V va semer la pagaille, assassiner des personnalités politiques, faire voler en éclats des symboles et — puisqu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs — entraîner vers la mort quelques malheureux innocents (entres autres « *dommages collatéraux* », on retiendra la mort de cette gamine arborant le masque de V, abattue par un policier paniqué). On peut comprendre que les producteurs aient préféré retarder un peu la sortie du film, à la suite des attentats perpétrés à Londres l'été dernier...

Le film n'est donc pas que prudent, et dans l'ensemble on ne peut même pas dire que l'adaptation soit tout à fait malhonnête : elle n'opère pas une totale inversion du « message » que véhicule l'œuvre originale, contrairement à ce qu'ont pu laisser entendre certains fans de Moore. Celui-ci a illustré une vision cauchemardesque de ce vers quoi il craignait que l'idéologie thatchérienne conduise son pays, et le film prend le relais en actualisant le discours, s'attaquant ouvertement à la droite aujourd'hui au pouvoir, c'est-à-dire celle de Bush et de ses sbires. Il met en scène un univers typiquement orwellien, où les citoyens qui ne sont pas pour le régime sont contre lui et punis en conséquence, où la présomption d'innocence n'est plus garantie et la liberté de penser cavalièrement disciplinée. Cela aussi est mis au goût du jour, et tout au long du film on a l'impression d'assister à un plaidoyer contre le Patriot Act (à quelques reprises, d'ailleurs, on soulignera que de s'intéresser au Coran est aussi répréhensible que de posséder un *juke-box*). *V for Vendetta* aurait donc dû plaire à la gauche américaine, mais il n'en fut rien ; le *New York Times*, notamment, en a fait une assez mauvaise critique.

Cela tient probablement à la flagrante incohérence du propos d'ensemble. Ceux qui auraient aimé trouver dans ce film matière à réflexion en ce qui concerne les enjeux contemporains risquent d'être surpris, sinon choqués, par l'absence quasi totale de références aux conflits internationaux actuels. Certes, on pourra se réjouir de voir V s'attaquer à la monstrueuse machine de propagande télévisuelle qui emploie Evey, et dont les méthodes rappellent celles des réseaux FOX et CNN, mais cela n'empêche pas d'éprouver de

l'agacement face au fait que tout, dans ce film, se déroule en vase clos. Au bout du compte, la seule chose qui soit véritablement mise en accusation est la privation des libertés individuelles, et en cela le film reproduit le discours de la Maison Blanche. Ne nous leurrions pas : même s'il est possible de considérer le film de McTeigue comme un produit authentiquement démocrate, l'idéologie contre laquelle il met en garde se rapporte davantage à celle des Talibans qu'à celle des Républicains. De même, bien que V ne soit pas un personnage *bruce willicien*, il n'a rien non plus d'un anarchiste debordien.

« Familiarité canaille »

Avec *In girum imus nocte et consumimur igni* (1978), un film dans lequel était malmené le cinéma en général, particulièrement le cinéma américain, et qui dénonçait la complaisance et la bêtise du spectateur, Debord tirait à boulets rouges sur ces films « d'évasion » qui ont la prétention d'être porteur d'un « idéal ». De sa voix d'outre-tombe, il rappelait que « [...] la coutume fondamentale du cinéma [consiste à montrer au spectateur] ce qui se passe au loin ; différentes sortes de vedettes qui ont vécu à sa place, et qu'il contempera par le trou de la serrure d'une familiarité canaille ». En tout et pour tout, c'est bien l'impression qui se dégage de *V for Vendetta* : celle d'assister à une menace qui ne nous concerne pas vraiment, qui n'a rien de véritablement inquiétante. Que le film s'attaque au caractère foncièrement mauvais de toute forme de discrimination n'a rien de bien révolutionnaire ; au-delà des discours homophobes à saveur religieuse de George W. Bush et de ses politiques anti-avortement, on se demande bien quel spectateur tordu n'est pas convaincu d'avance qu'il est criminel d'emprisonner des lesbiennes ou de torturer des amateurs de peinture ; et l'on peut d'ailleurs assumer que ce ne sont pas là choses courantes ni aux États-Unis ni à Londres. Les erreurs de pronostic dont est truffée la BD de Moore, s'ils ne rendent pas puérite la volonté d'en faire l'adaptation, n'avaient pas non plus à être complaisamment répétées.

Quant à cette « familiarité canaille » que raille Debord, elle est ici exploitée sans retenue : c'est tantôt V qui, enveloppé d'un tablier fleuri,

cuisine des œufs pour Evey ; tantôt les deux héros blottis l'un contre l'autre devant le téléviseur, regardant une adaptation célèbre du *Comte de Monte Cristo* de Dumas ; tantôt notre anarchiste qui sanglote devant son miroir parce qu'Evey — qu'on a transformée en « femme moderne », désireuse de « voler de ses propres ailes » — l'a quitté. Autant de niaiseries dont on ne saurait trouver trace dans la BD de Moore, et qui ont été injectées dans le film afin d'anesthésier le spectateur ; celui-ci sera réconforté d'apprendre que la révolution ne bouscule pas nécessairement le quotidien, et que ce n'est pas parce qu'on est anarchiste qu'on doit arrêter de sucer son pouce.

Il ne faut donc pas s'étonner que certains aient décelé dans ce film un discours antiaméricain et tendancieusement proterroriste, tandis que d'autres y ont vu un péplum mou, un film racoleur et bien-pensant : c'est qu'il est tout cela à la fois. Il s'agit d'un produit qui se veut d'emblée un « film culte », conçu dans l'intention d'attirer à lui les jeunes dissidents en goguette, mais qui en même temps ne renâcle pas devant la perspective d'être un bon divertissement grand public. En toute honnêteté, je crois qu'il n'arrive à être ni l'un ni l'autre. Peut-être aurait-il pu y prétendre s'il avait été réalisé par quelqu'un comme Paul Verhoeven qui, avec *Starship Troopers*, a réussi à relever un défi de cet ordre. Devant un film de Verhoeven, la question se pose constamment de savoir comment des producteurs ont pu accepter que soient servis au grand public des personnages aussi problématiques, véhicules d'idées politiques aussi ambiguës qu'inquiétantes ; c'est une question qu'on ne se pose jamais en visionnant *V for Vendetta*, et c'est bien dommage.

Quant à ceux qui sont véritablement attirés par les héros de la liberté de conscience, et qui croient que les leçons de l'histoire sont des garde-fous plus efficaces que les visions paranoïdes ou farfelues de quelque futur improbable, ils pourront toujours se tourner vers le film brillant de Georges Clooney, *Good Night and Good Luck*, preuve incontestable que le dépouillement peut être d'une efficacité redoutable — plus redoutable que les plus clinquants des artifices spectaculaires.

Marco Bergeron